

cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'expérience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abatement l'esprit des Sujets, selon la qualité des événements.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expedition; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne pretend point se consoler ainsi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avoué un peu auparavant; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara: car tous les autres Historiens décrivent cette expedition ainsi que nous l'avons rapportée; & Cortez même, dans sa lettre à l'Empereur, du trentième Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit; mais ç'auroit été une faute de Cortez, indigne de sa prudence, d'avoir négligé de se trouver en personne à une entreprise, où il étoit appelé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses alliez, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins; ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc: il peut avoir écrit la chose comme il croioit la sçavoir; & c'est plutôt en luy un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait; ou une tache à la vigilance de son General.



CHAP.

## CHAPITRE V.

*Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.*

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déjà pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea tres-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçûs de la part de ce Sénateur, avoient merité de la sienne une amitié reciproque, qu'il luy rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc luy en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de luy procurer le secours le plus necessaire à son ame, en essaïant de l'amener à la Foi de l'Eglise Catholique. Lorsque ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoyque presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement libre, & un esprit disposé à recevoir de nouvelles impressions: ce grand nombre de Dieux luy sembloit fort extravagant, & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme luy paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison; n'étant, ce semble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eût pas beaucoup de peine à reduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égarement, & penetré du desir d'en être redressé: il ne fut donc question que d'instruire ce Sénateur, & de luy faire quelques exhortations, afin d'échauffer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame: après quoy il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui luy restoit en de ferventes reflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renonc

Rrr



498 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
au culte des Idoles, & à rendre une entière obéissance à son  
ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avan-  
tage & la conservation des Espagnols, comme la leur pro-  
pre; parce que, suivant les mouvemens qu'il sentoit en son  
cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Pais-là, devoit  
tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours  
de Prophetie; & peut être que Dieu le luy inspiroit, ou que  
la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer  
dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il  
témoigna en ces derniers momens, & une vocation si extraor-  
dinaire, furent la récompense que Dieu accorda à ce que  
Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrétiens; sa providen-  
ce aiant choisi cet homme pour le principal instrument de  
tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republi-  
que de Tlascala: aussi il avoit un assez grand fond de vertus  
morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les  
autres Senateurs recevoient avec respect ses décisions, presque  
comme des ordres absolus; & il sçavoit fort bien mettre en  
œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit  
aux delicateffes de la liberté dans une Republique. Cortez  
fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point  
de consolation, puisqu'il trouvoit à dire en sa personne, non-  
seulement un ami à toutes épreuves; mais encore un direc-  
teur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect luy  
avoient acquis le cœur des Tlascalteques: mais le Ciel, qui  
sembloit prendre le soin de soutenir ce General dans ses  
disgraces, les adoucit alors, par un secours qui releva ses  
esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint mouiller à la rade  
de Saint Jean d'Ulúa: il portoit treize Soldats Espagnols, deux  
chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que  
Diego Velasquez envoioit à Pamphile de Narvaez, ne dou-  
tant point qu'il ne luy eût déjà acquis toutes les conquêtes  
de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cor-  
tez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba,  
Gouverneur de la Havane, lorsque Cortez sortit de l'Isle de  
Cuba: & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'a-  
vantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu  
traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la

D U M E X I Q U E. LIVRE V. 499  
Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plutôt découvert ce na-  
vire, qu'il se jeta dans un esquif, pour aller le reconnoître.  
Il salua fort civilement ces Aventuriers, & reconnut d'abord  
ce qu'ils cherchoient, à la maniere empressée & respectueuse  
dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit sans  
hesiter: *Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite santé,  
mais que ses affaires étoient en un état à donner de l'admiration.  
Que tous ces Pais luy étoient soumis, & que Cortez fuyoit à tra-  
vers les bois, avec un petit nombre de Soldats qui luy étoient restez.*  
Si l'on ne peut sauver ce détour du reproche de mensonge,  
au moins peut-on louer la présence de l'esprit qui l'imagina,  
puisque'il n'en falut pas davantage pour obliger ces Espagnols  
à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller  
droit à Vera-Cruz, où ils se trouverent arrêtés au nom de Cor-  
tez. Cependant Barba ne sçut point trop mauvais gré à Ca-  
vallero, de son adresse; parce qu'il n'étoit pas fâché de trou-  
ver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez celebra, avec un ex-  
trême plaisir, cette heureuse aventure, qui augmentoit le nom-  
bre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjouissante,  
qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il careffa  
fort Pierre de Barba, & il luy donna le commandement d'une  
Compagnie d'Arbalétriers, pour marquer la confiance qu'il  
avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques presens, qui  
les engagerent à s'enrôler dans ses troupes, & lût en secret  
la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que  
ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, luy  
ordonnoit de s'y maintenir à toutes risques; & pour cet effet il  
luy promettoit de grands secours. La conclusion de sa dépê-  
che étoit, *Que si Cortez n'étoit pas mort, on le luy envoiât au  
plûtôt, avec une bonne escorte; parce qu'il avoit un ordre précis de  
l'Evêque de Burgos, de le faire amener prisonnier en Espagne.*  
Cet ordre se feroit tourné en arrêt sans appel, si on avoit  
laissé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cor-  
tez: & la passion que ce Ministre marquoit, d'obliger Ve-  
lasquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulut faire un exem-  
ple éclatant du châtement de Cortez, en couvrant son ressen-  
timent particulier du pretexte de la justice.

Au bout de huit jours, un autre vaisseau arriva à la rade



d'Ulúa. Il portoit un nouveau secours à Narvaez ; & Cavalero s'en faisoit encore , avec la même adresse. Il y avoit huit Soldats Espagnols, une jument, & une quantité considerable de toute sorte d'armes & de munitions, sous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreion de Lobera. Ils passerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'armée, suivant l'exemple des premiers arrivez. Ces secours venoient par des voies si éloignées de toute sorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de tres-heureux presages, parce qu'il luy sembloit qu'ils portoient quelque caractère de bonheur, dont il se promettoit des suites en son entreprise.

Cependant, il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le succès. Il s'étoit promis la conquête de Mexique ; & ce grand nombre d'alliez qui venoient se joindre à ses troupes, le confirmoit en sa resolution. Le passage du lac étoit la plus grande difficulté ; & cet obstacle étoit terrible, parce que les Mexicains aiant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chauffées, on ne pouvoit plus se fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre, en un tems où l'empressement ne permettoit pas de mettre en usage d'autres expediens plus commodes & plus sûrs. Enfin Cortez s'arrêta au dessein de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister aux canots des Mexicains, & de conduire son armée jusques dans leur Ville-même ; croiant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaisseaux sans être assemblées, sur les épaules des Tamenes Indiens, jusques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlascala, quoy qu'il y eût au moins quinze ou seize lieues d'un chemin tres-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées ; & il avoit une aversion naturelle pour ces esprits bornez, qui trouvent de l'impossibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce dessein à Martin Lopez, dont l'esprit & l'habileté, luy étoient une grande ressource en de pareilles occasions ; & voyant que non seulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire réussir, il luy ordonna d'aller à Tlascala, avec tous les Espagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promptement la main à l'ouvrage, en se servant aussi des Indiens

dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même tems, de faire apporter de Vera-Cruz, la ferrure, les mats, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui luy étoit nécessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'armée : & la penetration du General luy fit encore imaginer le moien d'en avoir d'une qualité tres-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme ; & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse aventure. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit luy tenir lieu de délassément.

Après qu'il eut pris toutes ces mesures, qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les preparatifs de son expedition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, après avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du País, qui eurent ordre d'obeir à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deuil en entrant à Tlascala, où luy & tous ses Officiers parurent revêtus de casques noirs dessus leurs armes. Ces casques étoient faites des mantes ; & on les avoit fait teindre exprès. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du General. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Noblesse & le Peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoy qu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût tres-sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se



plaindre de cette disgrâce, par les justes raisons qu'il avoit de s'en affliger; néanmoins il est encore vrai-semblable que ce deuil tendoit à flater l'esprit de ces Indiens, & que cette démonstration extérieure avoit une double vûë; celle de satisfaire à sa douleur, & de donner quelque chose aux applaudissemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Sénateurs n'avoient point voulu pourvoir à la Charge de Magiscatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville, au nom de la République. Ils souhaitoient que Cortez luy choisît un successeur, au moins qu'il confirmât leur choix: & luy, faisant attention sur ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, nomma le fils aîné de Magiscatzin, & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme, fort estimé par sa conduite & par son courage, & si bien né, qu'il entra en cette Charge, sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même, peu de tems après, une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorsqu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement, en grande cérémonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin; & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les sérieuses meditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la detestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême: ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le General, de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procez, où ses parens luy contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differens entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables; tant ils avoient de respect pour luy, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obéissance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des absurditez de l'Idolatrie, avoit néanmoins vieilli dans l'erreur, & se trouvoit en cette lâche & molle disposition, qui ne peut

soutenir la moindre difficulté, ni prendre aucune résolution; défauts ordinaires, & presque naturels à la vieillesse. Cependant l'exemple de Magiscatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la conversion de ce Sénateur à la Foi, aux derniers momens de sa vie, firent une si forte impression sur l'esprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des instructions, qui ouvrirent son cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui dissipèrent ses erreurs, en sorte qu'il souhaita le Baptême, après les avoir detestées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Pais-là, au moment de la réduction des Grands & des Sages de la République, qui prenoit de leurs conseils les regles de son Gouvernement; mais ce soin fut traversé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux préparatifs de son expedition: le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui pussent l'assister; & ils étoient également persuadés qu'on ne pouvoit traiter avec succès des affaires de la Religion, jusques à ce qu'ayant imposé le joug au Peuple dominant, on eut établi la paix, qu'ils regardoient comme une disposition nécessaire à ramener les esprits des Tlascalteques à cette tranquillité qui fraie le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laissa donc le plus essentiel pour une autre-fois: la chaleur des exemples se refroidit, & le culte des Idoles ne cessa point. On pouvoit néanmoins tirer quelque fruit de cette favorable situation, en ce peu de jours que l'armée demeura à Tlascala: mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre conversion, en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les soins ont accoutumé d'étouffer tous les autres; la raison n'osant se produire, lorsque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.

